


TAYLOR · INSTITUTION



LE TRAICTÉ DE GETTA

DE

D'AMPHITRION

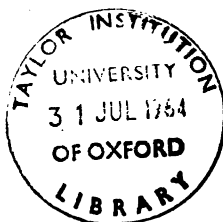
CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XII

TIRAGE :

15	exemplaires	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (nos 16 à 30).
300	»	sur papier vergé (nos 31 à 330).
330 exemplaires.		

No 214



LE TRAICTÉ DE GETTA

ET

D'AMPHITRION

POËME DIALOGUÉ DU XVe SIÈCLE
TRADUIT DU LATIN DE VITAL DE BLOIS

PAR

EUSTACHE DESCHAMPS

Publié pour la première fois d'après le manuscrit
de la Bibliothèque de Paris
avec une Introduction et des Notes

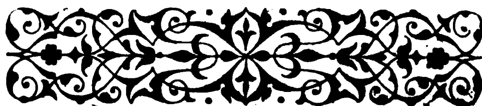
PAR LE MARQUIS

DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
RUE SAINT-HONORÉ, 338

M DCCC LXXII



INTRODUCTION

Le poëme que nous présentons au public aura pour lui, nous l'espérons du moins, un double intérêt : le sujet qu'il traite, Amphitryon ; et le nom de son auteur, Eustache Deschamps.

M. Crapelet est le premier qui donna, en 1832, une description détaillée et de curieux extraits du manuscrit unique des poésies d'Eustache Deschamps que possède notre Bibliothèque Nationale, si riche en manuscrits. Avant lui, La Curne de Sainte-Palaye, aux soins de qui l'on attribue une copie déposée à la Bibliothèque de l'Arsenal, La Borde et Le Grand d'Aussy l'avaient déjà mentionné au siècle dernier. Tous ceux qui, depuis, ont eu le

courage de se plonger dans la lecture de cet immense manuscrit, le plus volumineux peut-être qui soit connu, car il ne renferme pas moins de quatre vingt mille vers, inscrits sur six cents feuillets composés de trois cents feuilles de parchemin, en ont retiré quelques fragments intéressants, soit pour l'histoire de France, soit pour l'histoire des lettres, soit pour l'histoire des mœurs et coutumes de nos pères au moyen âge. Ce n'étaient pas toujours des perles qui étaient ainsi ramenées à la lumière; mais de tout temps les perles ont été rares. Quoi qu'il en soit, après l'intéressant volume publié par M. Crapelet, et qui renfermait un certain nombre de ballades, de rondeaux, de lais, de virelais, de complaintes et de fables en ballades, un érudit consciencieux, M. P. Tarbé, trouva encore la matière de deux volumes, qui ne sont pas les moins curieux de sa remarquable *Collection des poëtes de Champagne antérieurs au XVIe siècle*, dont le tome XXVe et dernier fut publié à Reims en 1864. Les deux volumes de M. Tarbé contiennent encore des ballades et des rondeaux, et complètent le livre de M. Crapelet.

Si notre mémoire ne nous fait pas défaut, M. Tarbé a publié depuis un long poëme de Deschamps

qui se trouve à la fin du manuscrit de Paris. Bien qu'inachevé par son auteur, arrêté dans son travail par la maladie qui devait le conduire au tombeau, ce poëme contient plus de treize mille vers d'inégale valeur littéraire, cela se comprend aisément par leur nombre même; mais il renferme aussi des détails précieux pour l'histoire des mœurs au XVI[e] siècle et est intitulé *Le Mirouer du mariage*.

C'est dans cet inépuisable manuscrit qu'après toutes ces riches moissons nous avons glané le petit poëme que nous publions aujourd'hui. C'est, ainsi que son titre l'indique, un *Traicté de Getta et d'Amphitrion* qui a pour les lecteurs français ce singulier mérite d'être la première forme sous laquelle fut présenté en France le sujet d'Amphitryon que Molière devait immortaliser deux siècles plus tard.

Ce poëme n'est cependant pas une œuvre originale d'Eustache Deschamps. Il n'est que la traduction amplifiée d'un poëme latin, une sorte de récit dialogué, d'un poëte nommé Vital de Blois[1],

1. Vital de Blois est de la fin du XII[e] siècle. Dans son *Querulus*, qui est le titre sous lequel il a abrégé et mis en récit l'*Aulularia*, il dit lui-même, parlant de ces abréviations ou de ces arrangements de pièces anciennes :

Curtavi Plautum; Plautum hæc jactura creavit;
Ut placeat Plautus, scripta Vitalis emunt.

qui résuma sous cette forme bizarre, à la fin du XIIe siècle, deux des comédies de Plaute l'*Aulularia* et l'*Amphitryon*. Le récit de Vital de Blois, resté ignoré jusqu'à ces dernières années, où, découvert par le cardinal Angelo Maï, il fut publié par ses soins pour la première fois en 1833, avait eu une très-grande vogue au moyen âge; outre de nombreuses copies manuscrites qui sont parvenues jusqu'à nous, on en avait fait deux traductions : l'une, en français, est celle qui est imprimée ici, et dont l'auteur est un des poëtes les plus féconds et les plus curieux de notre vieille littérature; l'autre en italien, qui eut, en Italie, au XVe et au XVIe siècle, plusieurs éditions aujourd'hui à peu près introuvables. On avait longtemps attribué cette traduction italienne à Boccace. Au siècle dernier, de nouvelles recherches ont permis de la restituer à ses véritables

Amphitrion nuper, nunc Aulularia tandem,
Senserunt senio pressa Vitalis opem.

« J'ai abrégé Plaute, et cet abrégé a fait la gloire de Plaute. Plaute ne plaît plus qu'acheté dans les ouvrages de Vital. Dernièrement, c'était *Amphitryon*; maintenant c'est l'*Aululaire* que l'art de Vital vient rajeunir dans leur vieillesse. »

(Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, t. V.)

auteurs, Ghigo Brunelleschi et Domenico da Prato.

Ces récits dialogués, qui n'avaient de comédie que le nom, étaient très-populaires au moyen âge, et le sujet d'Amphitryon dut particulièrement tenter les poëtes de cette époque qui faisaient ainsi connaître, en leur donnant une forme nouvelle, les chefs-d'œuvre de l'antiquité latine. On nous permettra d'esquisser à grands traits, aussi rapidement que possible, la curieuse histoire de cette fable d'Amphitryon qui a passé par tant de phases diverses et qui a eu l'incroyable fortune d'être traitée de main de maître par les deux hommes du plus étonnant génie comique qui aient paru dans le monde littéraire à deux mille ans de distance, par Plaute et par Molière.

Le sujet d'Amphitryon, on le sait, n'appartient pas plus à Plaute qu'à Molière, il remonte à une très-haute antiquité; si nous en croyons Voltaire, l'original serait indien. Voltaire nous a même donné de cette légende une traduction française d'après celle qu'avait précédemment faite en anglais le savant colonel Dow, « très-instruit, dit-il, dans la langue que l'on parlait il y a douze ou quinze mille ans sur les bords du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcutta, chef-lieu de

la Compagnie anglaise ». On trouvera au tome second des mélanges de Voltaire cette traduction fort libre, et qu'il serait assez difficile de reproduire ici, car le public français veut être plus respecté encore au XIX[e] qu'au XVIII[e] siècle.

Malgré son origine indienne, on peut dire cependant que cette légende est toute grecque. Il est à croire qu'elle fut d'abord du domaine de ces récits épiques qui, le soir, sous ce ciel toujours bleu, à l'ombre des lauriers-roses, charmaient la veillée des anciens héros de la Grèce, et que plus tard Homère, rapsode ingénieux, devait chanter en vers immortels. La trace la plus ancienne que nous en connaissons se trouve chez Hésiode, ce contemporain d'Homère, ce berger que les Muses firent poëte, selon la légende, lorsqu'il gardait les troupeaux, au pied du mont Hélicon. Au début de ce qui nous reste de son poëme sur le *Bouclier d'Hercule*, il raconte avec une gravité, une majesté vraiment épiques, l'aventure d'Alcmène et de Jupiter qui fait le sujet de la comédie d'*Amphitryon*. Chez le poëte grec, tout est sérieux, tout est grand, tout est pompeux : Jupiter ne cesse pas un moment d'être le roi des dieux et des hommes, même dans ses faiblesses; Amphitryon est un héros; Alcmène

presque une déesse, puisqu'elle doit mettre au jour le vaillant, l'invincible Hercule.

Ce récit est une singulière préface à des comédies aussi gaies, aussi plaisantes, aussi bouffonnes quelquefois que celles qu'ont tirées de ce même sujet Plaute et plus tard Molière. Cela ne doit pas nous étonner. Amphitryon et Alcmène étaient dans l'antiquité des personnages de tragédie. Un seul poëte comique, Archippus, un des poëtes de la comédie ancienne, qui vivait vers la XCI[e] olympiade, avait fait d'Amphitryon une comédie dont trois vers insignifiants sont parvenus jusqu'à nous[1]. Mais Amphitryon avait un rôle dans *l'Hercule furieux* d'Euripide et, très-souvent, il lui arrive d'appeler le héros son fils. Avant Euripide, Eschyle et Sophocle avaient aussi introduit sur la scène tragique ces deux personnages. Une tragédie d'*Alcmène* est attribuée au premier, une autre d'*Amphitryon* au second; malheureusement ces pièces sont perdues; il nous en reste à peine quelques fragments de peu d'importance, de sorte qu'on ne peut savoir quel en était le sujet. Cependant il est

1. *Fragmenta poetarum græcorum*, éd. Didot. *Bibliotheca græca*, p. 269.

permis de conjecturer, non sans quelque raison, que si la naissance d'Hercule n'en faisait pas le fond, elle en était du moins un épisode. Nous sommes dans la même ignorance pour une tragédie d'*Alcmène* qu'on a attribuée à Euripide, sur le témoignage de Plaute, qui y fait allusion dans la pièce de *Rudens* (acte 1er, sc. 1re, v. 1-6). D'après ce passage du poëte latin, Euripide, après Eschyle et Sophocle, aurait de nouveau mis Alcmène sur la scène.

D'autres poëtes tragiques ont aussi introduit sur le théâtre ces mêmes personnages. Parmi eux il faut citer Alexandrinus, qui a fait une tragédie d'*Amphitryon*; Astidamas et même Denys le Tyran, qui fut, comme l'on sait, possédé du démon de la métromanie, ont composé des tragédies intitulées *Alcmène*. Il serait curieux aujourd'hui de savoir quel était le sujet de ces pièces, car en admettant qu'elles ne reproduisissent pas la mésaventure du héros thébain, il devait tout au moins y être question de la naissance d'Hercule.

Voilà quel était le sujet d'Amphitryon chez les Grecs dans l'antiquité. De tous les auteurs, et des nombreux ouvrages que nous venons de citer, il ne nous reste que le récit d'Hésiode, débris

échappé au naufrage qui a englouti tant d'œuvres et tant de noms; des autres il ne nous est resté qu'un titre, un nom, ou quelques vers tronqués qui font regretter la perte de la pièce. Mais ce qui doit nous frapper dans la revue rapide que nous venons de faire, c'est que, jusqu'à présent, le sujet d'Amphitryon ne s'est présenté à nous que sous son côté sérieux, grave, élevé; nous ne l'avons vu que sous la forme de récit épique ou de tragédie Ce n'est que dans la période latine que, après l'avoir trouvé tragédie encore dans les temps plus anciens, nous le voyons passer d'abord à l'état de tragi-comédie, avant de devenir enfin ce qu'il doit être définitivement, une comédie, et une comédie fort amusante.

Cela vient de ce que les anciens, quelque plaisant que leur parût le fond de cette aventure, n'osaient pas en parler trop légèrement, à cause de la condition élevée des principaux personnages : Jupiter, le maître suprême, en l'honneur de qui l'on célébrait des fêtes plus ou moins brillantes, selon les temps; Mercure, son fils, d'un côté; de l'autre : un héros, Amphitryon. général thébain, vainqueur des ennemis de l'État; et Alcmène, cette belle et idéale figure de la vertu et de la foi conjugales; tous ces

personnages descendus de l'Olympe un instant, et que l'on respectait dans la vie réelle, voulaient être respectés sur la scène. Aussi, plus tard, est-ce avec une extrême précaution que Plaute a essayé de faire une comédie de ce sujet jusque-là sérieux et tragique. Dans le prologue de sa pièce, il fait intervenir Mercure, qui, selon l'usage consacré dans de pareils morceaux, annonce aux spectateurs la pièce qu'ils vont voir représenter, le sujet, l'intrigue, le dénoûment. Mercure paraît, réclame d'abord le silence et l'attention en faveur du grand Jupiter, qui, cette fois seulement, consent à descendre de l'Olympe, pour venir jouer son rôle sur le théâtre, et dit au public :

« Je vais vous expliquer à présent le sujet de la tragédie [1]. »

Puis, usant de ce droit imprescriptible que les poëtes comiques se sont arrogé de tout temps de se moquer de leurs confrères les poëtes tragiques, Mercure semble voir le mauvais effet de cette annonce sur les spectateurs, qui froncent le sourcil ; il propose d'entrer en accommodement, de trancher le différend

1. *Post, hujus argumentum eloquar tragœdiæ.*
Amph., Prol., v. 51.

et, pour plaire à tout le monde, d'en faire une tragi-comédie : « car, ajoute-t-il, il n'est pas convenable qu'une pièce où figurent des héros et des dieux soit tout à fait une comédie[1].... » Cependant c'est Plaute qui a, le premier, donné à ce sujet d'Amphitryon sa forme définitive, en en faisant la plus plaisante des comédies.

Avant lui, Cécilius, l'ami d'Ennius et son contemporain, avait fait aussi un *Amphitryon* tragique dont il ne reste que quelques vers insignifiants ; mais, ce qui est plus remarquable, c'est qu'après la comédie de Plaute, un poëte, Accius, n'a pas craint de mettre sur la scène une tragédie d'*Amphitryon*. Ainsi, la gaieté de Plaute n'empêchait pas le sujet de rester dans le domaine tragique. Il n'en serait pas de même chez nous : personne ne s'est encore avisé de faire une tragédie d'*Amphitryon* après les charmantes comédies de Rotrou et de Molière, et il est à croire que cet essai ne serait pas fort bien accueilli du public.

A l'époque de la première renaissance des let-

1. *Nam me perpætuo facere, ut sit comædia,*
Reges quo veniant et Di, non par arbitror.
Amph., Prol., v. 60.

tres, au XIIe siècle, on sentit le besoin de ressusciter pour ainsi dire la poésie dramatique. Les premiers essais eurent lieu en Italie, aux lieux mêmes où elle avait autrefois brillé d'un si vif éclat; mais, avant d'imiter les anciens, les modernes jouaient leurs pièces dans la langue originale. En Italie, en Allemagne, en Angleterre, on représentait les productions des anciens poëtes dans les cours des princes, dans les colléges, dans les universités. Ces représentations durèrent jusqu'aux XVe et XVIe siècles, et les plus illustres personnages ne dédaignaient pas d'y remplir un rôle; on cite, en effet, au nombre des principaux acteurs des anciennes comédies de Plaute, l'Arioste en Italie, et Mélanchthon en Allemagne.

Ce fut à la fin du XIIe siècle que Vital de Blois imita et renouvela l'*Amphitryon* de Plaute, dans une comédie, ou plutôt dans le récit dialogué intitulé *Geta et Birria*, qui fut très-célèbre dans son temps, et dont nous avons parlé plus haut. C'est la première imitation de Plaute que l'on trouve au moyen âge, et cela seul suffirait à la rendre curieuse, si son mérite poétique et son originalité ne la recommandaient à l'attention de tous les gens de goût. Bien qu'intitulé pompeusement comédie, ce

petit poëme n'est en réalité qu'un récit où le dialogue occupe la plus grande place et n'est interrompu que par les indications indispensables pour lier entre elles les différentes scènes ou pour marquer le changement de l'acteur qui a la parole. A cette époque où le théâtre proprement dit n'existait pas encore, ces récits portaient généralement le nom de *comédie* lorsqu'ils avaient un caractère de gaieté et de satire, et de *tragédie* quand, au contraire, ils avaient trait à quelque aventure sérieuse et tragique. La chose n'existant plus, on en conserva au moins le nom, et celui de comédie pris dans ce sens, usité désormais jusqu'à la renaissance du théâtre, a été illustré par le poëme de Dante, la *Commedia*.

Cette comédie, puisqu'il faut l'appeler par ce nom, jouit pendant tout le moyen âge d'une fort grande popularité. On en trouve la première mention avant la fin du XIIe siècle, dans les *Æquivoca* de Mathieu de Vendôme, qu'un savant allemand n'a pas hésité à proclamer l'auteur du poëme parce qu'il en citait un vers. Après lui viennent les allusions et les citations fréquentes des auteurs du XIIIe et du XIVe siècle, les nombreux manuscrits du temps et plusieurs versions en langue vulgaire. Le

texte original fut publié pour la première fois en 1833 par le cardinal Angelo Maï, d'après un manuscrit du Vatican; puis en 1836, à Darmstadt, par M. Frédéric Ozam, professeur à l'Université de Giessen, dont l'édition a été reproduite en 1838, à Londres, par M. Thomas Wright; enfin en 1840, à Berne, par M. Ch.-Guillaume Müller. Malgré ces quatre éditions successives et une cinquième, donnée en 1848 par M. Anatole de Montaiglon, dans la bibliothèque de l'École des chartes (2e série, t. IV), on peut dire que cet opuscule n'est guère connu que des érudits qui s'occupent des diverses productions du moyen âge ou de ceux qui cherchent à suivre la trace d'une idée poétique depuis les temps reculés jusqu'à nos jours.

Le poëme de Vital de Blois n'a conservé, pour ainsi dire, que le cadre de la légende d'Amphitryon; en changeant de forme, la fable de Plaute a changé également d'objet et s'est complétement transformée dans le récit dialogué du moyen âge. Elle est restée toujours comique, mais d'un comique différent. Ce n'est plus l'histoire des amours de Jupiter et d'Alcmène, c'est une satire contre les subtilités de la scolastique, contre les résultats étranges et ridicules de la philosophie, ou, pour

parler plus justement, de la dialectique travaillant un esprit vulgaire auquel elle ôte le sens commun. Dans Vital de Blois, comme dans Molière, le principal personnage de la pièce n'est ni Amphitryon, ni Alcmène, c'est le valet, qui s'appelle Geta, au lieu de Sosie; Amphitryon n'est plus le général thébain de la légende, c'est un étudiant qui revient des écoles d'Athènes, lisez de l'Université de Paris, où son valet Geta l'a accompagné et a profité à sa manière des leçons qu'on y donnait.

C'est de ce singulier poëme latin qu'Eustache Deschamps, le rimeur de ballades du temps de Charles V et de Charles VI, fit, vers 1421, la traduction en vers que nous publions aujourd'hui. Cette traduction est assez exacte, sans être exempte cependant de quelques contre-sens, que nous avons cru devoir signaler dans les notes, en rappelant les vers latins. Nous avons déjà parlé de la traduction italienne du récit de Vital de Blois faite au XIVe siècle par Ghigo Brunelleschi et Domenico da Prato. Pour compléter cette courte nomenclature des auteurs qui ont traité ce sujet d'Amphitryon d'une manière originale avant Rotrou et Molière, il nous reste à mentionner une traduction, ou plutôt une imitation de la comédie de Plaute, faite au

XVIe siècle, en prose espagnole, par Fernan Perez de Oliva, né à Cordoue. Cette imitation très-curieuse se retrouve dans le recueil fort rare de ses œuvres, publiées à Cordoue en 1585 et en 1586, et mérite d'être signalée à cause de sa grande originalité.

Revenant maintenant, après ces longs détours, au poëme français qui fait le sujet de la présente publication, il nous reste à donner quelques détails matériels et à expliquer en peu de mots la méthode que nous avons cru devoir suivre pour l'impression.

Le poëme de Deschamps se trouve à peu près au milieu du manuscrit de Paris; c'est ce qui explique comment il a pu échapper aux investigations de M. Crapelet, qui n'en fait pas mention dans la description, très-détaillée pourtant, qu'il a donnée de ce manuscrit. M. Crapelet a signalé avec beaucoup de justesse les différences d'écriture qui se remarquent dans le courant du manuscrit. Les premiers copistes qui entreprirent cette tâche énorme avaient une écriture sinon belle, au moins fort nette et très-lisible; puis, soit qu'avec le temps la fatigue fût venue, soit qu'ils eussent été remplacés par d'autres moins habiles ou moins consciencieux,

l'écriture se gâte, si bien qu'elle ne tarderait pas à devenir absolument indéchiffrable, si, par bonheur, cette mauvaise écriture ne cessait tout à coup avec les mauvais copistes, pour reprendre avec la netteté du commencement. Notre petit poëme se trouvant précisément au milieu du manuscrit, il s'ensuit que l'écriture en est médiocre et que le texte présente de nombreuses incorrections ; le manuscrit de l'Arsenal, qui en est une copie servile, ne fait que les reproduire au lieu de les corriger. Cependant, on aurait tort d'imputer toutes ces incorrections à l'erreur du copiste ; il en est évidemment du fait de l'auteur et qui montrent sa négligence ou sa légèreté ; par exemple ce vers :

Or pense Achas se disputer.
(P. 6, v. 18.)

et celui-ci :

Archas pour ce ne demoura.
(P. 11, v. 15.)

Où la raison veut Amphitryon, qui donne un pied de trop au vers, dont Archas, qui est un contre-sens, est la mesure exacte. Très-souvent, dans le courant du poëme, nous avons rencontré des erreurs semblables et des vers faux, soit par excès, soit par dé-

faut de syllabes. Nous avons essayé de les corriger de façon que la lecture ne fût pas gênée, en enfermant entre des crochets les mots qui devaient évidemment être changés ou enlevés, parce qu'ils rompaient la mesure du vers, et mettant entre parenthèse les mots indiqués par le sens ou dont l'addition était nécessaire pour la mesure. Nous avons agi de cette façon afin de concilier, autant que faire se pouvait, le désir que l'on a généralement aujourd'hui de posséder le texte exact d'un manuscrit, avec toutes ses erreurs et ses incorrections, et la nécessité de donner une leçon correcte dont la lecture fût facile. Le texte que nous donnons est donc un texte corrigé, où les changements, les additions, les suppressions sont signalés; en se reportant aux notes, que nous n'avons pas craint de multiplier, on aura le texte exact du manuscrit avec toutes ses incorrections. De plus, toutes les fois que le sens ne nous a point paru assez clairement défini dans les vers français, nous n'avons pas hésité à citer les vers latins, qui peuvent donner une idée sommaire de la manière de traduire de Deschamps. Il est de notre devoir de remercier publiquement ici M. le comte Albert de Circourt qui, pour toute cette partie de notre

tâche, a bien voulu nous aider de ses conseils et de son expérience.

Notre travail terminé, nous sentons le besoin de nous le faire pardonner. L'édition de ce poëme d'Eustache Deschamps était préparée depuis longtemps : lorsque nous nous décidâmes à la faire paraître dans la curieuse et intéressante collection publiée avec tant de soin par M. Jouaust, c'était vers le milieu de l'année 1870. Au commencement de septembre, tout le texte du poëme était imprimé. Nous n'avons pas besoin de rappeler les événements qui nous firent brusquement abandonner et oublier notre travail. En le reprenant, nous avons éprouvé un grand sentiment de tristesse et un peu d'hésitation. Les temps ont tellement changé depuis une année! S'occupe-t-on encore ou déjà de la recherche de ces curiosités purement littéraires? N'avons-nous pas, ne devons-nous pas avoir de plus utiles occupations? Ne faut-il pas nous occuper de travaux plus sérieux et d'un intérêt plus immédiat? Au lieu de tourner nos regards vers les choses du passé, n'est-il pas de notre devoir de les tenir invariablement fixés vers l'avenir? Si nous nous sommes cependant décidé à livrer au public ce souvenir d'un temps où nous étions

moins malheureux, c'est seulement parce que nous avons pensé qu'il pouvait ne pas être inutile de faire revivre quelquefois la mémoire d'une époque où, sous ses rois légitimes, la France s'est relevée de bien grands désastres, a conquis une gloire et une grandeur qui ne sauraient périr, et, pour emprunter les expressions mêmes d'un illustre historien de nos jours, « est sortie plus étendue du morcellement, plus unie de la division, plus puissante et mieux organisée d'une lutte longue et douloureuse[1]. »

1. Mignet, *Notice historique sur la vie et les travaux de lord Brougham*, lue à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, le 23 décembre 1871.

Décembre 1871.



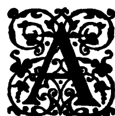
LE TRAICTÉ

DE GETTA ET D'AMPHITRION

MIS DU LATIN EN FRANÇOIS



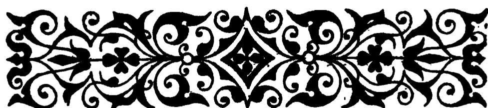
Le cas brief de ceste presente histoire de poëterie est comprins ès xvj vers ensuivans cy après et depuis declarez plus largement, selon sa matere, si comme ce pourra apparoir aux lisans.



mphitrion estudioit
Et l'estude des Grieux sivoit,
Et Geta lui tint compaignie;
N'i avoit plus de sa maisgnie.
Jupiter, qui Almene ama,
En son mari se transforma.
Archas aussi com Geta forme.
Celle cuida vëoir leur forme
Geta devant des nefs s'en vient:
Archas li preuve qu'il est nient.

Dolens retourne. S'encontra
Son seigneur, et tout li compta.
Moult dolens fu. Tantost s'armerent;
Et li Dieu aussi s'en alerent.
Riens ne treuvent, tant saichent querre.
Si revint joie, et failli guerre.





Ci apres commence l'Acteur sa matere
de la poëterie et fiction.

Jupiter en l'amour ardoit
D'Almene, qui ne s'en gardoit,
Et prisoit la prosperité
Assez plus que sa deïté
D'Amphitrion qui femme estoit ;
Et d'estre Dieu se repentoit,
En disant : « Tuit li souverain
Qui du monde sont premerain
A grans et orgueilleux se tiennent
De ce que si pres m'appartiennent ;
Le pere des Dieux sçay or tel
Que mendres est d'homme mortel. »
En tout qu'ainsi se demenoit,

Vit Archas, son fil, qui venoit,
Qui ot eü de lui grant Ourse.
A Jupiter est joie sourse
Quant voit son fil à soy venent;
Si lui a dit son convenent:
« Filz, tout suis ars de l'estincelle
De l'amour Almene la belle;
Mais point ne sent de ma chaleur,
Car riens ne scet de ma doleur.
Ses maris à l'ostel n'est mie;
Si convient qu'elle soit m'amie,
Car je voulray son corps tenir
Avant qu'il püist revenir.
Or lise bien et estudie
A Athenes philosophie,
En sa chambre estudieray,
A Almene me deduiray.
Or pense Achas de disputer
Et je penseray d'emputer
Et de prandre tout mon deport.
Mais je scay qu'il est jà au port
Et appareille son retour;
S'il nous fault jouer d'un beau tour.
Chiers filz, fay tantost, si t'avance
Et pran de Geta la samblance;

Au tel d'Amphitrion feray,
Car tantost le ressembleray. »

L'ACTEUR.

Tant est ès Dieux humilité
Qu'ilz prendrent la mortalité
Et devindrent, ou bel ou let,
L'un seigneur et l'autre varlet;
Le fil varlet, seigneur le pere,
Si com je truis en la matere.
Renommée, qui par tout vole,
Dist à Almene la parole
Et la venue son seigneur.
Ains femme n'ot joie greigneur;
Tout li hostelz demaine joye.
Lors fist les liz parer de soye,
Les chambres tendre de draps d'or.
De haulte liche y ot encor
Draps faiz de l'istoire de Troye,
Mainte bataille et mainte proye
Des faiz d'Ercules et Jason;
Mainte arme y ot et maint blason,
Tapis d'œuvre sarrasinoise,
Instrumens qui font doulce noise,
Encens, arome, et fin basme,

Et doulx musch. qu'elle tient en pasme,
Autres biens et autres richesses,
Maints joyaulx et maintes noblesses
D'Amphitrion qui fut absens.
Et la dame aussi par son sens
Au mieulx que puet se paint et pere,
Afin que plus belle en appere.
Ses cheveulx joint si tire à tire
Que nulz n'y scaroit que redire;
Et ses doiz sont tous d'anneaulx plains,
Ses visaiges lavez et pains,
Si que beaulté vive par art
Qui fait foloier maint musart.
Tout aultre vaint tant est jolie;
Mais aussi se vaint de folie,
Car moult belle est, mais plus cuide estre.
Jupiter regarde son estre;
Si lui plaist plus trop que devant.
A son filz dist lors : « Vien avant;
Voy comme est belle ceste dame :
Trop mieulx vault que Juno ma fame.
Mes estoilles vaint et le jour. »

L'ACTEUR.

Lors, sanz faire plus de sejour,

Chascun pour fournir son emprinse
A sa nouvelle forme prinse.
Le ciel laissent qui en ot ire,
Et la terre se print à rire,
[*Qui*] *ot joie de leur venue.*
La renommée [*est*] *plus creue*
Qu'Amphitrion estoit venus.
Birrea se gisoit tous nus
Et contrefaisoit l'endormi.

ALMENE.

« *Or sus, Borrea, mon ami,*
Vezcy mon seigneur qui revient;
Certes à lever te convient, »
Dist celle, si hault que povoit.
Et Borrea, qui bien l'ouoit,
Ne s'en voult pas trop soussier,
Ains dist: — « *Or le laissiez crier,*
Ne te puet chaloir s'elle veille;
Tais toy et fay la sourde oreille.
Joue qui veult, qui veult labeure:
Tousjours dormiras à ceste heure.
Quelque chose que l'autre face,
Laboure à garder ceste place.
Gis toy, et le laisse troter. »

L'ACTEUR.

La dame le prant à haster,
Mais il ne va n'avant n'arriere.
Quant voit que riens n'y vault priere,
Elle le prant à menacier;
Et cilz se commence à drecier
Et à vestir moult lentement.
La dame lui crie erraument :
« Va, dist-elle, tost au rivaige
Et si regarde le navaige,
Voiles et nefs ; fay moy rapport
De mon seigneur, s'il est au port,
Si comme l'en me fait acroire.
Dieux doint la nouvelle estre voire ! »
Ainsi la dame devisoit,
Et Birrea à lui disoit
Entre ses dents, tout bassement :

BIRREA.

« Hahay ! com foul commandement !
Ains ne vi homme si amer
Qui n'eüst doubte de la mer.
Certes, si je vois au rivaige,
Je m'i maintiendray comme saige;

Les nefs de loing regarderay
(Et) d'elle pres ne m'approcheray,
Car se la mer me devouroit
[Birrea] tantost plouré seroit.
Amphitrion que diroit lors ?
« Birrea fu uns ribaulx ors
Qui n'estoit de nulle valeur. »
Las, que j'ay apres de doleur !
Ce chemin les costez me grieve,
Car la voie m'est longue et grieve.
Mieulx amasse le sejourner ;
Aler m'en fault sanz retourner.
Ha, chiere maistresse et amie,
Se g'i vois ou je n'i vois mie
Archas pour ce ne demourra,
Ne jà pour moi ne revenrra,
S'il ne doit maintenant venir.
Tout vient quanqu'il doit advenir. »
Celle redouble sa menace
Et lui commande qu'il le face.

BIRREA.

Birrea respond : « Je m'en vois,
Mais je vous prie toutefois
Que vous faciez aux Dieux priere

Que sains puisse tourner arriere. »
Cilz va sa voie, et celle prie
Que Jupiter ne faille mie
D'aidier li d'estre à son mouvoir.
Et il en fist bien son devoir.

L'ACTEUR.

Tantost il et Archas s'assamblent;
Amphitrion et Geta samblent.
En l'ostel entrent erraument,
Et Jupiter joieusement
Almene s'amie salue
Qui encontre lui est venue.
Joye fist; le cuer n'ot marry,
Ains cuide ce soit son mary.
Si se commencent à baisier.
Il n'est nulz qui peüst prisier
Les baisiers qui furent donnez;
Mais trop plus furent ordonnez
Les baisiers à la belle dame,
Car li Dieux y met corps et ame,
Et l'estraint en baisant ses dens.
Li lance sa langue dedens,
Cil qui semble à ses baisiers baux
Qu'il soit uns estranges ribaux;

Mais bien semble Dieu de parole.
Almene Jupiter acole,
Et dist au Dieu qui joie avoit
Que aussi voulentiers le voit
Que Jupiter souverain pere :
A lui meïsmes le compere.
L'un à l'autre maint baisier prent ;
Or art Jupiter et esprent.
Lors dist à [Archas] : « Clos la porte,
Et si boute la barre forte
Que nulz ne se puist enz bouter,
Pour chose qu'il saiche hurter,
Qui nous puist destourber ne nuire.
En no chambre alons pour deduire. »
Archas le fist sans demourée ;
Moult a bien la porte fermée.
Si se couchent en un beau lit
Pour tout acomplir leur delit.

L'ACTEUR.

Birrea le chemin emprent,
Dont grant joie pas ne lui prent.
De lent piet va branlant, si loche ;
Par le chemin regarde et cloche,
Et plaint le chemin pour l'aspresse,

Et lui repreuve sa paresse,
Car aussi que s'il feust tous las
Disoit : « Las! Birrea, mes piez, Las!
Me touldra ceste voie dure.
Trop sui nez à male adventure;
Tourmentez suy pour pou de chose
Quant toute autre riens repose.
Bien est maleureus et chetis
Qui femme sert, tant soit petis.
Femme veult baingnier et suer,
Ne lui chault de varlez tuer.
A l'un commende et l'autre appelle;
Entre deulx son cuer renouvelle
Qu'elle puist son ribault tenir :
Pour ce fait son seigneur venir.
Mais pour ce que je ne le voie,
M'a bouté hors par cette voie.
Je m'en vueil retourner arriere;
Si regarderay la maniere.
Si je la puis prandre prouvée,
Ains ne fis si bonne journée,
Car ne m'oseroit plus riens dire.
. . . . »

L'ACTEUR.

Birrea se met en repaire,
Mais encor doubte il qu'il doit faire.
Là fait deliberacion
Et prand autre conclusion,
Et dist à soy penséement :

BIRREA.

« Je ne faiz mie saigement.
Li courages croist par meffais
D'aulcuns, quant se sentent meffais ;
Quant reprinse se sentira,
Ceste haine [me] nourrira ;
Si ne sera jamais bien faicte
Chose nulle que j'aie faicte.
Et ses maris si la croira,
Dont telement me mescherra.
Tant faindra sur moy de meffais
Que j'en pourroie estre deffais ;
Ainsi m'ara trop deceü
Son delit que j'aray veü.
Il te fault ton chemin aler,
Il n'y a point du reculer.
Mais ne pran pas la droitte voie

Afin que Geta ne te voie,
Qui telz faiz sur ton corps mettroit
Que tout le coul te briseroit.
Maudit soit-il, ç'ains ne fut fais
Ne mais que pour porter grans fais. 1
Qui chevaulx est si porte somme;
Birrea vive tousjours homme! »

L'ACTEUR.

Amphitrion vint au rivaige.
Moult fut liez de son bon voyaige
Et que port congneü tenoit.
Bon amour en son pis regnoit.

AMPHITRION.

Lors dit à Geta : « *Vien avant!*
Il t'en convient aler devant.
Pran les livres, queur en maison.
Salue par belle raison
Almene qui grant joye ara
Quant ma revenue sçara.
De moi est saine une partie;
Dieux doint que l'autre soit haitie!
De sa santé et de sa joye
Despend et vient toute la moye. »

L'ACTEUR.

Geta tantost les livre trousse,
Devant s'en va à tout sa trousse.
Birrea va son chemin plain,
Regarde et vit Geta à plain.
Lors dist ainsi comme esperdus :

BIRREA.

« Helas ! dit-il, je suis perdus.
Onques ne vi si dure voie.
Tout m'advient quanque je doubtoie.
Las, vez à quel fardel il vient ;
Mais à porter bien lui advient.
Athlas li grans, qui tant a force,
Jà soit ce que tout le ciel porte,
Sueroit soubz un tel fardoil.
Bien congnois le mauvès hardel :
Jà le voulra sur mon coul mettre,
Mais jà ne m'en quier entremettre.
Une caverne voy cy pres ;
Je m'i tapiray, et apres
Mon chemin iray. » Lors y entre.

L'ACTEUR.

Et Geta le vit entrementre,
Qui bien le congnoit de piéçà;
Trop bien notée l'a piéçà,
Mais moult bien faint que rien n'en saiche.
Pres de la quarriere descaiche,
Appuiant sur sa fourche fiere,
Et se complaint en tel maniere :

GETA.

« *Las! j'ay les espaules desroutes,*
Et aussi ay-je les rains toutes.
Ce grant fais me fait trop d'angoisse ;
Li durs chemins les piez me froisse.
Birrea, se bien lui pleüst,
Au devant venir me deüst :
Mon fais à porter lui baillasse,
Si que trestout le traveillasse. »

L'ACTEUR.

Et Birrea qui bien l'ouoit
De ce qu'est muciez se louoit,
Car ce lui semble proufitable.

GETA.

Geta recommence sa fable,
Et raconte moult des grans paines
Qu'il a soufertes à Athaines.
« Ne seroit jamais, dit-il, fait
Se raconter vouloie à fait
Mes maulx. Bien les puis mettre en somme :
Froit long; faim grant; paine et brief somme
Ai-je moult souffert et eüz.
Povrement ay este peüz ;
De pain secont vivoit mon maistre,
Et cellui dont me faisoit paistre
Fut presque quart; nel' vueil noier.
Mais j'en rapporte bon loier,
Car sophismes scay merveilleux
Qui sont aussi très perilleux ;
Car d'omme ou femme, vueille ou non,
Puis-je faire asnesse ou asnon,
Changier les piez, muer la teste,
Et prouver qu'il est une beste,
Une heure beuf, l'autre heure chievre,
Une brebis, connin, ou lievre,
Un serpent ou une couleuvre ;
Car logique sert de cette euvre,

Et fait par argumens sembler
Ce qui n'est pas, et ressembler
Une chose à l'autre opposite;
Et fait de la copulative
Division estrangement
Qui forme bien son argument.
Quant je seray en ma cuisine,
J'ouverray de ceste dotrine.
L'un feray lyon et l'autre ourse,
Loup ou renart, s'aucuns me course;
Car muer feray à mon vueil
Par la deception de l'ueil
Et de mes argumens subtils
Les grans et devenir petis.
Logicien suy; si feray
D'eux telz bestes que je voulray.
Birrea qui est pareceux
Feray amer un asne entr'eulx.
Piez rons ara, teste cornue,
Pour esprouver à ma venue
Si j'ay riens aprins à Athènes.
Mal n'ay pas employé mes pènes. »

L'ACTEUR.

Birrea l'oit, si s'en merveille,
Qu'ains mais n'oÿ si grant merveille.

BIRREA.

« Voy, pour le sang que Dieu raya,
Seras-tu asnes, Birrea?
Me touldra cilz, par s'escripture,
Les mains que m'a donné nature,
Les doiz, les piez, la teste ronde?
Est-il li plus saiges du monde
En si pou d'eure devenus?
Je voy par ce tro qu'il est nus
Et qu'il porte un pesant fardel;
Faire deust un cheval morel
Qui le portast, s'il feust si saiges.
Je ne croy pas touz ses langaiges.
Jà ne scara tant arguer
Qu'il te puisse faire muer;
Ains [tu] lui respondras en somme :
Birrea sera tousjours homme. »

GETA.

Geta redist encore : « Aprins

Que la chose qui estre a prins
Ne scara tant de tours tourner
Qu'en neant puisse retourner.
Sa face mue et renouvelle,
Toutefois tousjours demeure elle,
Sanz povoir neant devenir
Pour chose qui puist advenir. »

BIRREA.

Birrea dist : « Sanz finement
Vivera Geta, s'il ne ment. »

GETA.

Geta, homs de logique mors,
Dist : « Platon, Socrates sont mors.
Apres eulx vivera mes renoms.

. . . .

Qu'ay-je dit? Tout naissant mourra,
Ne mort eschaper ne pourra,
Car il n'est rien que mort n'afine :
Tout chiet par mort et se decline. »

L'ACTEUR.

Birrea lors à soy [a] dit :
« *Certes, Geta, selon ton dit,*
Il semble qu'il die une fable.

Or dit que tout est corrumpable,
Et n'a gueres que il disoit
Que nulle riens ne fenissoit. »

GETA.

Geta, qui regarde le cerne
Et le pertuis de la caverne,
Dist qu'il ne peut plus demourer.
Mais, en partant, oit murmurer
En celle fosse et remouvoir
Chose dont veult scavoir le voir,
Car bien y pourroit avoir proie;
Se lui seroit mendre la voie,
S'il en povoit proie porter.
Mais chien n'a ne roix pour tempter
Ce tro. Et, pour ce, de sa fourche fiere
Dist que roix fera sans levriere,
Et par pierres com bon ouvrier
En gettant fera un levrier.
« *Quoy que face, fuie ou demeure,*
Sera lapidée sur heure
Quelque beste qui saille hors,
Jà ne scara estre si fors;
Et se proie y a proufitable,
Je m'en feray servir à table. »

Lors de sa fourche fiert un pou
En la caverne droit au trou;
Semblant fait de bouter avant
Et met son chaperon devant.

L'ACTEUR.

Adonc fut Birrea courciez
Quant onques là se fut muciez.

BIRREA.

« Las, dit Birrea, que feray?
Vivre vouloie et je morray.
J'ay trop queru ma seureté,
S'ay trouvé ma maleureté.
Tousjours mais seray cy tapis,
Et entumulez, qui vault pis.
Las, pourquoy ne me suy teüs?
Par moy mesme suy deceüs.
J'estoye en place bien seüre,
Or crain mourir pour ma murmure. »

L'ACTEUR.

Lors commence à getter Geta;
Onques nulz homs mieulx ne geta.

Souvent gette et point ne detrie,
Et Birrea merci lui crie.

BIRREA.

« Pour Dieu, aiez pitié de my.
Je suy Birrea ton ami.
Tu n'acquerroies pas grans los
De froissier ton ami les os.
Retien tes mains, Birrea suy. »
Geta dist : « Ne le croiray huy. »
Birrea jure et Geta nie,
Puis regette. Birrea s'escrie :
« Birrea suy, laisses m'aler.
Congnoistre me puez au parler.
Ha, je suy Birrea li tiens ;
De getter tes pierres t'abstiens ;
Par ta grace me laisses vivre. »

GETA.

« Or met donc ta teste au delivre.
Pour vëoir se te congnoistray. »

BIRREA.

« Ne gette plus et je ystrai. »

L'ACTEUR.

Cil cesse et Birrea sault hors,
Et Geta si lui a dit lors :

GETA.

« *Pourquoi t'estoies-tu la mis ?*
Uns foulz te peust avoir malmis,
Voire de male mort tué,
Et puis t'eüst chascuns hué.
Va tost aux nefs, fay maintenent,
Si apporte le remanent.
Tes chemins n'est mie parfais ;
Moult aras à porter grant fais.
Et se tu veulx mon tantelet
Porter, jà ne m'en sera let. »

BIRREA.

« *Tantelet ! las ! et qui seroit*
Li homs qui tel fais porteroit ? »

GETA.

« *Pardieu, plus grant le porteras,*
Si que trestous froissiez seras.
Ce n'est cy c'uns petiz faisseaux
Au regart de ceuls des vaisseaux. »

BIRREA.

« Te semble cilz faisseaux petis ?
Qui telz fais porte, il est chetis.
Porte le tel qu'il t'appartient,
Car de le porter ne me tient. »

[GETA].

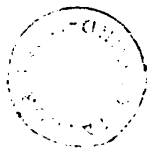
« Non Dieu : autre grand voulz porter;
Mes maistres m'en fist deporter;
Et dist que tu le porteroies
Qui foulz pour le repos'estoies;
Car ceuls qui sont fors et reffais
Doivent porter les plus grans fais. »

BIRREA.

Birrea se sent fort contraindre;
Bien voit que riens n'y vault le faindre.
Geta dist : « Se porter ne veulx
L'autre fardel dont je [me] deulx,
A tout le moins pran donc le mien. »
Birrea respond : « Tien le bien.
Se d'ennuy ne me puis garder,
Au moins est bon le retarder. »

L'ACTEUR.

Ainsin se partent par accort;



L'un va à l'ostel, l'autre au port.
Fort s'en va Geta qui a joye
Des lieux qu'il congnoist en sa voye.
Ses joyes nombre; ce l'alege
Pour ce que son chemin abrege.
« Geta, bien te doiz resjouir;
Dèsor pourras de toy jouir.
Tes labours sont presque passez,
Des oiseuses auras assez.
Certes grant joye te feront,
Encontre toy se leveront
Dan et Sanga et Savonie,
Et trestoute l'autre mesgnie.
Haultement seras renommez.
Maistre Geta seray nommez.
Mon nom, sanz plus, voire son umbre,
Fera aux gens paour sanz nombre.
Moult seray grant et honourable.
En ma cuisine pardurable
Dèsor comme frans viveray
Et mes varles enseigneray.
Mais moult me merveille, par m'âme,
Que contre moy ne vient ma Dame.
Et qu'est-ce? Esgar, la porte est close!
Je ne vis onques mais tel chose.

Ouverte sera toutesvois
Tantost à ma premiere vois.
Voire certes, si je vouloie,
De mon petit doit l'ouvreroie.
Joyaulx porte de maint affaire
Qui seulent bien aux femmes plaire :
Courroye, mantel, or, afiche,
Et afuleure belle et riche.
Beauté par atours resplendit,
Femme par atours s'esbaudit.
A homme plaist par son maintien,
Mais à lui plus, si com je tien. »
Lors va Geta vers les postis;
Illec fiert moult aastis.
Moult s'esbahist que tout repose ;
Si attent à l'uis une pose.
Quant son ferir rien ne lui vault,
Si commence à crier plus hault.

GETA.

« *Or ça, Almene, hors yssiez!*
Votre mari recongnoissiez!
Ouvrez moi l'uis; je suis Geta! »
Archas qui la porte garda
Sembloit, quoy que ce fust uns Dieux,

De corps Geta et de voix mieulx.
Si lui a dit de baude chiere :
« Qui que tu soies, va arriere.
Mon seigneur est piéçà venus ;
En sa chambre se gist touz nus,
Et je suis Getha qui l'uis garde. »

L'ACTEUR.

Getha l'oy ; entour lui regarde.
Grant paour ot, et se merveille
Qu'à sa voix oy la voix pareille.

GETA.

Et dist : « J'ay oÿ ma parole.
Ce suy-je qui à moy parole !
Comment donc autres homs seroit
Qu'ainsis de ma voix parleroit ?
Mais logicien toutefoix
Dient c'un nom et une voix
Pevent bien deux signifier.
Ne scay si je m'y puis fier. »

L'ACTEUR.

Ainsi dist, puis regarde entour ;
Si voit tout clos comme une tour,

Et que dedenz n'a point de noise.
N'entrer n'y puet, dont moult li poise.
Tous esbahis devant la porte
Se tient Getha, qui le fais porte,
Et dist : « Je te pri tant que puis,
Qui que tu soies, œuvres l'uis.
Je suy Geta qui m'en revien. »

ARCHAS.

Li dieux respond : « Ce ne vault rien.
Geta est piéçà revenus,
Et Amphitrion est tenus
De sa femme joyeusement.
Birrea revint ensement,
Il a jà grant pièce passée,
Qu'à pou n'ot la teste cassée.
En la fosse où il fut mussez
Moult fut laidis et menassez.
Laisse les assez à leur aise
Reposer pour leur grand mesaise,
Car ceuls qui portent fais grevables
Est li repos plus agreables
Qu'à ceuls qui ne sont mie las.
Nous n'avons mestier de debas. »
Geta s'oit par son nom nommer,

Mais il ne voit l'uis deffermer
A son nom devant ne derriere.
Paour ot, si se tient arriere.

GETA.

« Helas! dist-il, qui m'a ce fait?
La voix de cestui et si fait
Donnent grant probabilité
Que c'est Geta en verité.
Me suis-je donques forvoiez
Ou de mon chemin esgarez?
Est-il jà devant revenus?
Est-il plus tost de moy venus?
Revint-il plus brief voie que my?
Ce suy-je qui parole à my?
Mais je ne scay raison ne droit
Pourquoy uns soit deux orendroit;
Car c'est chose toute commune
Toute chose qui est [est] chose [une].
Ne suy pas uns, dont suis-je nient.
Et ceste chose onques n'avient
Que ce qui est perde son estre.
Un feu quant je vins en cest estre;
Or m'a cestui anienti.
Ne scay se ma voix retenti

Par la maison, si comme en bois
Paresce fait à la fois,
Et pourquoy d'entrer (enz) celle ennorte.
Je suy piéçà dedenz la porte.
Par ma foy, je m'approcheray;
En enquerant demanderay
A cellui qui est là dedens
S'il est, ou moy lui, respondens.
Scavoir vueil se il me ressemble
Du corps et de la voix ensemble,
Des faiz, condicions et meurs
De moy qui lui faiz mes clameurs;
Car pas croire ne me convient
Que Geta soit ou deux ou neant. »

L'ACTEUR.

Adonc Geta forment s'efforce
De la porte briser à force :
Des piez frape, des poins, et puis
Crie à haulte voix : « Euvre l'uis,
Qui de voix et de corps te fais
Geta, dont forment me meffais.
Ne m'euvre sanz plus qu'à demi,
Que je puisse avancier parmy
Pour veoir se ce suy-je ou non,

Quant tu as ma voix et mon nom. »
Archas respond : « Riens n'en feray;
Jà dedenz ne te bouteray.
Tu n'y es mie de grant scavoir
Qui cuides Geta decevoir.
Quant enz ne puez par force entrer
Tu le veulz par art impetrer? »
Geta lui prie doulcement,
Et Archas lui vée aigrement;
Geta y met sa force toute,
Et Archas moult fort le reboute.
Tous deux usent de leurs effors,
Mais Archas, li Dieux, fut plus fors.
Adonc commencent à tencier
Et li uns l'autre menacier.
Geta crie, com hors du sens :
« Se n'euvre l'uis et me lesses ens,
Jà verras que je pourray faire,
Ribault, mauvais, de put affaire!
Je feray l'uis chëoir et fraindre;
Et certes quant je puis contraindre,
Laide chose m'est de prier. »
Adonc recommence à crier :
« Sus, Almene! mal vous prouvez,
Que vo mari ne recevez.

Laide chose est de son mary
Laisser à l'uis tout esmary.
Je suis Geta qui vous demande.
Amphitrion, au moins commande
La porte ouvrir à ta mesgnie
Que cilz ribault ci me denie. »
Archas respont : « *Dieux me honnisse !*
Se j'oy plus que de ta bouche isse
Chose qui me doie desplaire,
Tu scauras que Geta scet faire.
Veulz tu donques la porte abatre ?
Dieu ! com[e] tu te feras batre,
Voire certes escerveler !
Tais-toy, si lay ton faveler.
Ne cuides pas que ta menace
Pour lessier la porte m'enchace.
S'à la porte faiz plus moleste,
Ce revenrra parmi ta teste. »
Geta crient, laist le menacier,
Quant cellui ne puest abaissier
Par ce ; mais le va esmouvant ;
A prier se met com devant,
Et doulcement en bas lui prie,
Se plaire lui veult, qu'il li die
De tous ses membres la facon,

En disant : « Doulz amis, respon,
Car je scauroye voluntiers
S'uns autres est moy tous entiers. »
Archas respond : « Bien ! par priere,
T'en diray toute la maniere,
Non pas pour parler haultement.
Je te dy au commencement :
Ne croy plus que tu Geta soyes,
Ne je ne croy que tu le doyes
Croire ensement. Qui m'aletta?
Grèce. Qui suy nommé? Geta,
Non autre. Seul suy-je, pour voir.
Par mon nom me quiers decevoir,
Mais ne me deceveras huy.
Or, entens bien com fais je suy :
De couleur, de forme et de corps,
Je suis aussi noir par dehors
Qu'Ethiops ou d'Ynde nourris ;
Et de rongne suy tous pourris.
Chief hérissé, cheveux de chievre,
Et si suy couart comme un lievre.
Longue narine et petit front,
Et my œil trestuit roge sont.
J'ay plenté de cheveulx sanz nombre ;
Mon menton, mes joes aombre,



Car moult me pandent à tous lez.
Long coul ay, mal suy espaulez,
Et la panse ay si fort tesié
Qu'om dit que c'est ydropisié.
Trop prant mon estomac pasture,
Si que ne puis trouver sainture
Qui me puist celle enfleure oster,
Tant y ay aprins à bouter
De ces souppes en eaue crasse.
Et mes costez n'ont point d'espace;
Courtes reins ay, cuisses pelues
Qui sont bien de rongnes tenues.
Souvent me couche tous sangloux.
Mes ventres va près des genoux,
Tant y met de pain et de tourte.
Et si ay grosse jambe et courte,
Et les piez si très contrefais
Que nulz solers ne m'est bien fais.
Briefment, ceuls c'une foiz me voient
Jamais vëoir ne me vouldroient. »

L'ACTEUR.

Geta trop forment se merveille;
Onques mais n'ot si grant merveille
De ce qu'ainsi descrire s'oit.

« Cilz là est Geta, qui qu'il soit,
Dist Geta, telz suis par mon chief.
Compains, or me di derechief
Comment descrips Amphitrion,
Si que encor ne te croiron
D'estre Geta, et que neant soye. »
Archas lui respont à voix coye :
« Or oy donques mes tricheries,
Mes lairecins, mes roberies,
Pour jurer, s'ainsi le convient
Moy estre Geta, et toy nient.
Quoy que laiz soye, j'ay amie
Qui bien dit ne me hait mie.
Et scez tu pourquoy m'aime celle ?
Car se laiz suy, n'est mie belle.
Encor y a cause plus grande :
Tant est de ce mestier engrande
Que semble qu'en soit enrraigie ;
Et se veulz que le voir te die,
Bien scay que ne suy mie amez
Quoy que je soie amis clamez ;
Mais elle aime celle besongne
De quoy à son gré l'embesongne.
Se ma laideur m'est ennemie,
L'euvre me fait avoir amie

Quant j'en puis si bien besongnier,
Car toutes aiment le congnier.
Ainsis une part de moy fait
Que je soye amez tout à fait.
Après je deçoy le vieillart
Et muce et emble par mon art,
Si que de celle roberie
Maintiens et faiz ma puterie.
Mes mains toutes serrures euvre
Et despiece quanque je treuve;
Oultrageux et foul larges suy,
Car contre droit donne l'autruy.
Par mes dons celle ratalente
Que mes visaiges espovente,
Car qui puet donner grant avoir
Il puet quanqu'il lui plaist avoir.
Enten encor nouvellement
Qu'à Athènes, n'a pas granment,
Fis; et lors sçaras par mes fais
Que Geta pas ne contrefais.
Quant mes maistres est à l'escole
M'amie me tient et m'acole,
Et quant contrée renouvelle
Je quier tousjours femme nouvelle
Et de plus grant joliveté,

Dont il est à moult grant plenté.
A celle qui me plaist tout donne,
Quant à mon vouloir s'abandonne,
Quoy que soie de grant laidure,
Car amours par dons vit et dure.
Quant mes maistres dort et sommeille,
Doulcement vois qu'il ne s'esveille;
Lors admenuise la boursée
De la pécune qu'ay trousée;
Si est sa bourse moins tesie.
J'ay bien desservi mainte fie
D'estre en liens de fer liez,
Voire certes crucifiez.
Souvent ay batus et ferus
Esté, et mal encouru sus,
Donné maint coup et maint tatin
Pour estre prins au lairecin.
Or entens encor autre chose,
Tele qu'à po dire ne l'ose.
Garde que nul nel' puist oïr
Car il m'en convendroit fuir.
Une huche ouvry sanz froissier
Nagueres; ce que voulz laissier
Y laissay, et prins deux besans
Qui ne furent pas trop pesans.

Par une sousclave l'ouvry
Qui mon malefice couvry.
De decevoir par tel maniere
Vueil les gens, c'est chose legiere.
Et si je suis si deceüs
Qu'à ce soie prins ou veüs,
Je nye tout, comment qu'il aille.
De moy parjurer ne me chaille.
Les Dieux appelle en tesmoignage
Du meffait et de mon oultrage.
Cilz n'ose emprandre grant besongne
Qui les Dieux croit trop et ressongne. »

L'ACTEUR.

Geta entend ce que dit A.
Lors lui dist : « Ho ! Tu es Geta ! »
Mais moult s'esbahit des meffais
Que bien congnoist que il a fais,
Et bien voulsist s'estre peüst,
Que jà nulz homs ce ne sceüst.

GETA.

Lors dist : « Soiez moy et nient soye. »
Adonc se met hors de la voye.
Tous liez vint, or s'en va plaingnant

Et à lui tout seul complaignant :
« Las! dist-il, dont puet ce venir,
Je fu hier, hui riens devenir?
Helas! Geta, qui puez-tu estre?
Es hom? nenil, quant pas n'as estre.
Car vray est, se tu homs estoies,
Autres que Geta ne seroies.
Dont puet ce nestre, et dont m'avient
Qu'ier fu homs et or suy nient?
Je suy Platons, par adventure,
Qui fais les ars de sa nature.
Geta ne suy pas, certes non,
Combien que Geta m'appelle on.
Mais puisque je ne le suy mie,
Moy ainsi nommer est folie.
Geta m'appelloit on devant;
Quel nom aray dorenavant?
Je n'aray point de nom, pour voir,
Car noient ne doit nom avoir.
Neant suy. Si parle ma bouche;
Des yeulx voy, de la main me touche. »
— Adonc se touche de sa main. —
« Je ne croiray huy ne demain,
Dist-il, que noient devenu
Soit ce qui puet estre tenu.

Et ce qui fut tousjours sera;
Jà son estre n'en lessera.
Ainsis suy, ainsis ne suy mie.
Dialectique soit honnie,
Par qui suy si anientiz.
Qui plus en scet, plus est honniz.
[J'estoye] quant prins à l'aprandre,
Mais à ce coup me fait entendre
Que noyent suy. Des autres fait
Asnes et beufs, moy nient fait.
Par les sophimes decevables,
A moy plus qu'à autres grevables,
Les autres mue seulement;
Mais moy fait neant entierement.
Las! Las à vous, logiciens;
Se tous estiez en telz liens
Comme je sui, neant seriez,
Ne autrement dire n'oseriez.
— Ho! mon maistre voy qui revient.
Je me merveil s'il est nient.
Comment pourroit ce advenir
Qu'il peüst nient estre et venir?
Toute a changée sa maniere,
Les choses vont devant derriere.
Bien m'a logique desvoié,

Qui de mon sens m'a forvoié
Par argumens et par fallaces.
Suy des haultes choses et basses.
Mais bien sçaray à ceste fie
Si je suis ou je ne suis mie.
S'il me salue par mon nom,
Je suis Geta; s'il se tait, non. »
Ainsis dist, puis s'en va moult fort.

L'ACTEUR.

Amphitrion venoit du port;
Birrea derrier lui venoit,
A qui li fardiaux ennuyoit.
Toutes les espaules lui froisse,
Si qu'il suoit de grant angoisse.
Quant Amphitrion vit Geta,
Duquel mie ne se gueta,
Moult s'esbahit que ce puet estre.

AMPHITRION.

« *A Jupiter, dist-il, beau mestre,*
Que veult Geta, quele achoison
Le fait retourner de maison?
Je doubt qu'il ne m'apport messaige
De ma honte, ou de mon dommaige

Ha! Juno, doulce dame et belle,
Envoiez moy bonne nouvelle.
J'ay trop grant paour que la mort
Ne m'ait mon petit fillet mort,
Ou Almene, ma femme chiere,
Car trop vient faisant mate chiere.
Ne me vueil orendroit plus taire,
Ains vueil enquerre de l'afaire.
Geta, dy, comment vous va?
Apportes-tu bona nova?
Ma femme et mon fil sont-ilz vis? »
Geta dist lors : « *Il m'est advis*
Que Geta suy, quant cilz me nomme
Ainsi, com se feusse encor homme;
Car noient ne puet nom avoir. »
Lors respont : « *Je vous faiz sçavoir*
Merveilleus cas; ains ne vi tel.
Nous sommes piéçà à l'ostel
Tous deux, non pas cy vraiement;
Et Birrea certainement
Est venus, qui garde la porte
De la chambre. Là se deporte
Amphitrion avec madame.
Je vous di vérité, par m'ame.
Ne cuidez point que vous alourde;

Pleüst à Dieu que ce fust bourde;
Certes tres bonneureux seroie.
S'Amphitrion es, or venoie
De par toy; si trouvay l'uis clos,
N'onques pour moy ne fut desclos.
A l'uis fery de grant maniere.
Geta m'en fist aler arriere,
Et prouva par bonne raison
Qu'Amphitrion est en maison;
Et descript moy, et dit mes fais,
Et qu'ainsis suy-je et ains[is] fais,
Qu'il est Geta sans contre dire. »
Birrea commence à sousrire,
Tout las disant : « Ceuls furent saige
Ains qu'ils alassent ce voyaige;
Or sont hors du sens retournez.
Mal les a logique attournez,
Qui ainsi forsenner les fait.
Jà ne quier comprendre tel fait,
Ne tel stature avoir;
Mieulx est science non sçavoir
Qui asnes fait par ses paroles
Les hommes, et les choses moles
Fait dures par sa fantaisie,
Et mue un tor en une pie,

D'une chievre fait un cheval
Et d'une montaigne un grant val,
D'un hairon fait une couleuvre ;
Cure n'ay d'aprandre son euvre.
Soit logicien qui voulra,
Car [Geta] homs demourra.
A ceuls plaise leur estudie ;
Ma cuisine à moy, quoy qu'on die,
Me plaist, et la gresse du pot.
De logique ne serai sot,
Qu'ainsi les gens entortille ;
Telle science est trop soutille. »
Geta s'aventure raconte,
Qui neant cuide estre pour son compte.
Amphitrion, quant oit ce dire,
Se merveille et se muet en ire
Et lui dist : « Tu y es deceus,
Qui cuides estre en nient cheüs.
C'est un ribault certainement
Qui congnoist ton fait proprement.
Or tost, dist-il, à l'arme! à l'arme!
Geta, prans t'espée et si t'arme!
Birrea aux dars sanz aloingne!
Grans gaings gist en ceste besoingne. »
Ceuls qui s'efforcent de nient faire

Lui promettent tost le contraire.
Geta s'arma premièrement.
Tous deux saillent hastivement.
L'un vient, li autres de son lit,
Et li autres prant grant delit
Qu'il puist la porte estremier
Par bien s'espée mannier.
Birrea, en dissimulant,
Dist à lui tout seul en alant :
« J'en pensoie bien autretel :
Li ribaulx estoit à l'ostel
Quant je m'en alay au rivaige.
Encor estoit Birrea saige ;
Ce fuy mon, car je pensay voir.
N'est nulz qui me puist decevoir.
Ceuls-cy n'ont en eulx c'un po sens
Qui veulent entrer là dedens
Par leur force et par leur assault ;
Dommaige recevoir leur fault.
Or pensent d'y fort bataillier,
Car jà ne m'en quier travaillier.
Pilleuse chose est bataille.
Garder m'en vueil comment qu'il aille »

L'ACTEUR.

Li sires le hasta et estrie :
« Pran tes armes, ne te detrie. »

[BIRREA].

« Cilz fais me tient d'aler avant;
Je vous suivray, alez devant. »

AMPHITRION.

« Gette le jus sanz plus attendre,
Si que puissions l'adoubte prandre. »

BIRREA.

« Le getteray-je donques jus.
Ce ne me semble mie jus
D'adjouster dommaige au dommaige.
S'il puent avoir l'advantaige,
Car ilz sont plus par adventure,
Ne sera sanz bataille dure.
Li advoultres prins n'enfermez;
Telz gens vont voulentiers armez.
Alez devant, g'iray après.

Fors doivent batailler de près
Et au derrier me mett[e]ray.
Ma fonde de loing getteray,
Car trop sont li coup plus nuisant
Quant on ne les va advisant. »

L'ACTEUR.

Or s'en vont lors, branlans leurs dars
Et menassant de toutes pars.
Jupiter requierent moult fort
Que contre lui leur doint confort.
Birrea commence à soubsrire
Et à lui meismes print à dire :
« *Dont vient ceste forsennerie?*
Onqs mais ne vi tel moquerie.
Selon mon cuer à Dieu pleüst
Que li ribaulx les congneüst,
Tost leur feroit tourner les dos.
Se Grèce eust envoyé ses os
De tel gent, Troie fust encore.
Birrea, soies en mémoire ;
Tu y venrras tuit li derrains
Et t'en fuiras li premerains.
Riens ne puet estre plus seür
Que de fuïr qui a peür. »

L'ACTEUR.

Jupiter fu hors de l'ardure
Du feu qui trop art et pou dure,
Et baisoit atrempéement
Si a dit : « [Archas], alon nient. »

JUPITER.

« Les nefs sont sanz garde au rivaige,
Trop y pourroie avoir dommaige. »
Archas tantost y obeÿ.
Vont s'en, dont le ciel s'esjoÿ.
Et la terre fut fort coursée
De ce que les Dieux l'ont lessée.
Almene desatournée est,
Dont plus si grant beauté ne n'est.
Les huis estoient deffermez.
Amphitrion vient tous armez.
La dame a paour quant le voit
Qui encontre lui se levoit;
Car paour ot d'estre atrapée.
« Baisiez moy, ostez vostre espée,
Dist-elle, vous ne devez mie
Ainsis venir vers vostre amie. »

L'ACTEUR.

Beau parler fait ire appaisier.
Acoler le va et baisier.
L'espée est de sa main vuidée,
Tant estoit s'ire refroidée.
Geta a tout desveroullié.

. . . .

Du ribault querre bien se preuve,
S'a-il paour qu'il ne le treuve ;
Mais pour ce qu'il ne (le) treuve nient
Plus hardis assez en devient,
Et menace com forsennez

GETA.

« Où s'est li ribaulx destournez,
Amphitrion, et que feras ?
Autrefois assez baiseras.
Li ribaulx aura de m'espée
Assez tost la teste coupée,
Se vëoir le puis n'encontrer.
Almene, pourquoi ens entrer
Ne me lessas sanz contredire ? »
Almene commenca à rire

Et dist : « Geta, la porte ouvroies
A ton vouloir et la clouoies.
Amphitrion et moy estiemes
En no chambre et nous delittesmes. »

L'ACTEUR.

Quant Amphitrion ce oÿ,
Saichiez, mie ne s'esjoÿ.
Ains a laissié la baiserie
Et commencé la baterie.
Les joes que devant lechoit
Maintenant toutes detrenchoit,
Disans : « Comment pot advenir,
Quant nous ne faisiens que venir
Par grant aïr en criant hault?
Or voy bien que c'est un ribault. »

ALMENE.

« Non est, certes, ce dist la dame;
Je vous vi en corps et en ame,
Ou au moins vëoir vous cuidoie,
Mais je ne scay si je songeoie.
Maintefoiz ay trouvé mençonge
Mainte chose veue en mon songe. »

BIRREA.

« *Songe sont ce certainement,*
Dist Birrea tout haultement.
Geta est tous sos de clergie;
Laissiez ceste rioterie.
Oez ce que je determine :
Je m'en riray en ma cuisine,
Et Amphitrion voist esbatre
Avec Madame sanz debatre,
Si comme il faisoit par avant ;
Et Geta soit homs com devant. »

L'ACTEUR.

A chascun et à tous ensemble
Plut la sentence, ce me semble,
Que Birrea détermina.
A tant la riote fina.





NOTES

Page 3. — Cet argument est la traduction des dix vers latins suivants, que nous citons pour donner une idée de la manière de traduire d'Eustache Deschamps :

AMPHITRYONEIDOS ARGUMENTUM.

Græcorum studia nimiumque diuque secutus,
Amphitryon aberat, et sibi Geta comes.
Intrat ad Alchmenam ficto Saturnius ore,
Cui comes Archas erat. Credidit esse virum
Geta redit tandem promissus ab Amphitryone,
Archadis ille dolis se putat esse nichil.
Se dolet esse nichil, et ab Archade lusus abibat.
Visa refert domino; vir dolet; arma parant.
Letus abit socio Pater Archade. Queritur illis
Mechus; abest; gaudent; lis cadit; ira tepet.

P. 3, v. 2. — *Grieux* : Grecs.

P. 3, v. 4. — *Maisgnie* : suite, domestique.

P. 5. — *Acteur* pour auteur.

P. 5, v. 1 à 5. — Le sens assez obscur de ces vers est : Jupiter brûlait d'amour pour Alcmène, qui ne s'en doutait, et il prisait assez plus que sa déité le bonheur d'être Amphitryon, de qui (*cui*) Alcmène était femme. Voici les deux vers latins :

Ardet Alchmenam Saturnius atque beatum
Amphitryona probans, se dolet esse Jovem.
(v. 23-24.)

P. 6, v. 1. — Son fils Archas, que la Grande Ourse (Calisto) avait eu de lui.

P. 6, v. 3. — *Sourse :* relevée, revenue, ressuscitée.

P. 6, v. 18. — *Archas.* Erreur du copiste et peut-être de l'auteur; il faut Amphitryon, mais le vers serait faux.

P. 7, v. 3. — *Tant est :* le manuscrit porte *tantost*, qui n'a pas de sens.

P. 7, v. 17. — *Draps faiz :* tapisserie.

P. 7, v. 20. — *Arme :* armoirie.

P. 7, v. 22. — *Noise :* bruit, harmonie.

P. 8, v. 6. — *Père :* pare.

P. 9, v. 5. — *Qui* ot joie. — Le manuscrit porte : *l'un* ot joie, sans doute par erreur du copiste.

> . . . . *ecce recurrens*
> *Ingeminans fama jurat adesse rates.*
>
> (v. 59.)

P. 10, v. 9. — *Navaige :* marine, flotte, vaisseaux.

P. 11, v. 4. — *Birrea.* Le manuscrit porte *Geta.*

P. 11, v. 15. — *Archas.* Autre erreur de copiste; il faudrait : Amphitryon.

P. 11, v. 18. — C'était un proverbe assez usité au moyen âge.

P. 12, v. 4. — *Mouvoir :* départ.

P. 13, v. 9. — *Archas.* Le manuscrit porte *Geta.*

P. 13, v. 21. — *Loche :* clopine, se dandine.

P. 13, v. 22. — *Cloche :* boîte.

P. 13, v. 23. — *Aspresse :* hâte, diligence.

P. 14, v. 3. — Le manuscrit porte :

> Disoit : Hélas! Birrea, mes piez, hélas!

P. 14, v. 23. — Il manque un vers rimant en *ire*, qui devait être la traduction de :

> *Supprimet illa timens verbera, verba, minas.*
>
> (v. 118.)

P. 15, v. 1. — *Repaire :* retour, marche pour revenir.

P. 15, v. 5. — *Penséement :* dans sa pensée.

P. 15, v. 7. — Manuscrit : *car* meffais.

P. 16, v. 9. — *Haitie :* saine, bien portante.

P. 17, v. 11. — Manuscrit : *Archas.*

P. 17, v. 13. — Manuscrit : *Fardoit.*

P. 17, v. 14. — Par injure, comme pendard, qui mérite la hart.

P. 18, v. 1. — *Entrementre :* ensuite.

P. 18, v. 5. — *Quarrière :* caverne.

P. 18, v. 6. — *Fourche fière :* bâton.

P. 18, v. 8. — *Desroutes :* rompues.

P. 19, v. 5. — *A fait :* tout à fait.

P. 19, v. 9. — *Peüz :* repu, nourri.

P. 19, v. 10. — *Pain secont :* pain de divers degrés de blutage.

P. 19, v. 12. — *Quart*, pour grain dont la farine était le résidu d'un quatrième blutage.

P. 20, v. 4. — *Copulative :* conjonction.

P. 20, v. 8. — *J'ouverray :* je travaillerai.

P. 20, v. 10. — *Course :* courrouce, fâche.

P. 21, v. 3. — *Raya :* versa, répandit.

P. 21, v. 10. — *Tro :* trou; plus haut, caverne.

P. 21, v. 12. — *Morel :* noir.

P. 22, v. 10. — *Mors :* mordu.

P. 22, v. 16. — *Afine :* met à fin, finit.

P. 23, v. 4. — *Le cerne :* fente, ouverture.

P. 23, v. 15. — *Roix :* rets, filets.

P. 24, v. 12. — *Entumulé :* enseveli.

P. 25, v. 16. — *Au délivre :* à découvert.

P. 28, v. 12. — *Dan, etc. :* ce sont des noms d'esclaves.

Assurgent Getæ redeunti Sannio, Sanga,
Davus, et applaudet cetera turba tibi.

(v. 233-234.)

P. 28, v. 24. — *Esgar :* regarde.

P. 29, v. 7. — *Courroye :* ceinture; *afiche,* affiquet.

P. 29, v. 8. — *Afuleure :* affublement, habit.

P. 29, v. 12. — *A lui :* à elle-même.

P. 29, v. 13. — *Postis :* porte.

P. 29, v. 14. — *Aastis :* empressé, hâté.

P. 30, v. 2. — *Baude chière :* brave contenance.

P. 32, v. 17. — Manuscrit :

Toute chose qui est chose.

La rime à *commune* donne : *une*, et la mesure exige : *est*. Voici, du reste, le vers latin :

Omne quod est, unum est.

(v. 219.)

P. 32, v. 23. — Le traducteur ne me semble pas avoir compris le texte, que voici :

Respondine michi ? Vocemne per echo relatam,
Ut solet in silvis, reddidit ipsa domus ?
Janua me dudum reserato cardine cepit.

(v. 283-285.)

P. 33, v. 4. — Manuscrit : *dedens :* il faut devant.

P. 34, v. 9. — *Vée :* refuse, défend.

P. 34, v. 20. — *Fraindre :* briser, d'où enfraindre.

P. 35, v. 2. — *Esmary :* égaré.

P. 35, v. 4. — Le traducteur me semble avoir ici commis un contre-sens : on ne peut entendre ces vers autrement que comme une apostrophe adressée à Amphitryon, bien que celui-ci soit absent. Le latin, au contraire, se comprend aisément :

En tuus Amphitryon; jubeas cito clausa recludi.
Introitum Gete furcifer iste negat.

(v. 311-312.)

P. 35, v. 13. — *Escerveler :* casser la cervelle.

P. 35, v. 14. — *Faveler :* babiller, parler,

P. 36, v. 25. — *Aombre :* ombrage.

P. 37, v. 2. — *Espaulez :* conformé en épaules.

P. 37, v. 3. — *Tésié :* tendue.

P. 37, v. 10 :

Deest spatium latere, deest renibus.

(v. 345.)

P. 37, v. 13. *Sangloux :* sanglotant, étouffant de plénitude.

P. 37, v. 15. — *Tourte,* espèce de pain ou de gâteau.

P. 37, v. 20. — Les vers latins 353 à 362 ne sont pas

traduits ici, mais transposés plus bas, du vers 12 de la page 38 au vers 4 de la page 39 (vers 738 à 757 du manuscrit).

P. 38, v. 17. — *Engrande* : enclin.

P. 39, v. 13. — *Ratalente* : je remets en goût, en appétit.

P. 39, v. 23. — *Renouvelle* : quand je suis en nouvelle contrée.

P. 40, v. 8. — *Admenuise* : je diminue la bourse.

P. 40, v. 9. — *Trousée* : enlevée.

P. 40, v. 10. — *Tesie* : tendue, enflée.

P. 40, v. 11. — *Fie* : fois.

P. 40, v. 16. — *Tatin* : taloche, coup.

P. 40, v. 22. — *Huche* : ici, coffre à mettre de l'argent.

P. 40, v. 22. — *Froissier* : briser.

P. 41, v. 1. — *Sousclave* : fausse clef.

P. 41, v. 12. — *Ressongne* : craint, appréhende, révère.

P. 41, v. 13. — *A.* (sic) pour Archas.

P. 42, v. 8. — *Nestre* : naître.

P. 42, v. 10. — Contre-sens du traducteur :

Sum Plato; forsan artes me fecere Platonem.
(v. 403.)

P. 43, v. 7. — Le manuscrit porte : *Je suy*. Il faut : *J'estoie.*

Cum didicit Geta logicam, tunc desiit esse.
(v. 415.)

P. 45, v. 25. — *Alourde* : abuse.

P. 46, v. 3 :

Si sis Amphitryon a te dimissus abibam.
(v. 451.)

P. 46, v. 25. — *Tor* : taureau, peut-être étourneau (?)

P. 47, v. 23. — *Aloingne* : délai.

P. 48, v. 3. — Contre-sens :

Ambo parant arma. Movet hunc injuria lecti;
Hic parat ut gladio se neget esse nichil.

(v. 473-74.)

P. 49, v. 2, — *Detrie :* s'embarrasse.

P. 49, v. 6. — *Adoubte,* pour éclaircir ce soupçon.

P. 49, v. 8. — *Jus :* droit, raison.

P. 49, v. 13. — *Advoultre :* adultère.

P. 50, v. 17. — *Os :* ost, armée.

P. 51, v. 4. — *Geta alon nient :* allons-nous-en.

P. 51, v. 11. — *Desatournée :* décoiffée.

P. 52, v. 1. — Proverbe tiré de l'Écriture Sainte : *Sermo mitigat iras.*

P. 52, v. 9. — *Assez :* beaucoup.

P. 53, v. 2. — *Je clouoies :* je fermais.

P. 53, v. 3. — *Estiemes :* nous étions.

P. 53, v. 4. — *Delittesmes :* nous nous réjouissions.

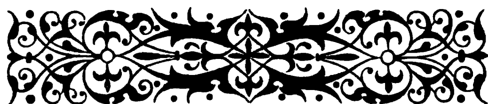
P. 53, v. 7. — *Baiserie :* action de baiser.

P. 53, v. 9. — *Lechoit :* baisait.

P. 53, v. 13. — *Aïr :* colère.

P. 54, v. 4. — *Rioterie :* querelle, dispute.





LE CABINET

DU

BIBLIOPHILE

PIÈCES RARES OU INÉDITES

ÉDITIONS ORIGINALES

Le Cabinet du Bibliophile se compose de pièces rares ou inédites, intéressantes pour l'étude de l'histoire, de la littérature et des mœurs du XVe au XVIIIe siècle. Il comprend aussi les éditions originales de ceux de nos grands écrivains dont le premier texte présente des différences notables avec le texte définitif. — Le double intérêt de rareté et de curiosité que présentent ces publications leur assigne une place dans le Cabinet du Bibliophile, dont elles forment la bibliothèque intime.

Le nombre de ces publications est illimité. Elles

paraissent successivement, sans un ordre déterminé, et à mesure qu'il s'en rencontre qui semblent dignes d'être reproduites. — Chacune d'elles, indépendante de toutes les autres, peut être achetée séparément. Le seul lien qui existe entre elles est dans la pensée de former pour les bibliophiles une collection qui réponde à leurs goûts et à leurs besoins.

CONDITIONS DE LA PUBLICATION

(*Impression.*) Les volumes sont imprimés sur très-beau papier vergé de Hollande, et recouverts en parchemin factice replié sur doubles gardes. Ils sont tirés le plus souvent à 300 exemplaires. Chaque publication porte, du reste, le chiffre exact et le détail du tirage, et tous les exemplaires sont numérotés.

(*Exemplaires de choix.*) Il est tiré également quelques exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman. Ces exemplaires étant toujours les premiers vendus, les personnes qui voudront se les assurer devront nous les demander à l'avance.

(*Exemplaires sur vélin et sur parchemin.*) Les amateurs qui désireraient des exemplaires sur vélin ou sur parchemin sont priés de nous en prévenir. Ils trouvent toujours, sur un catalogue joint au dernier volume paru, ainsi que sur le catalogue général de notre librairie, l'indication des ouvrages en préparation, et peuvent ainsi nous envoyer leurs demandes avant que l'impression soit commencée.

(*Souscripteurs.*) Il est donné avis de la publication de chaque volume à toute personne qui en manifeste le désir. Les amateurs qui souscrivent à toute

la collection reçoivent les volumes dès qu'ils paraissent.

(*Prix.*) Le prix des volumes varie ordinairement de 5 à 10 fr. pour les papiers vergés, et de 10 à 20 fr. pour les papiers Whatman et les papiers de Chine.

EN VENTE.

Le Premier Texte de La Bruyère (1688), publ. par D. Jouaust. 1 volume de 240 pages. . 10 fr.

Le Premier Texte de La Rochefoucauld (1665), publ. par F. de Marescot. 1 vol. de 152 pages 7 50

La Chronique de Gargantua (*s. d.*), premier texte du roman de Rabelais, publ. par Paul Lacroix. 1 vol. de 104 pages . . . . 5 »

La Puce de Madame Desroches (1610), publ. par D. Jouaust. 1 vol. de 140 pages. (*Épuisé.*) 7 50

Amusements sérieux et comiques, de Dufresny (1705), publ. par D. Jouaust. (Idée première des *Lettres Persanes.*) 1 vol. de 124 pages. . . 6 »

Lettres Turques, de De Saint-Foix (1744), publ. par D. Jouaust. (Imitation des *Lettres Persanes.*) 1 volume de 116 pages. . . . . 6 »

Satires de Dulorens, édition de 1646, avec un *portrait authentique* de l'auteur. Publié par D. Jouaust. 1 volume de 258 pages. . . . . 12 »

Poésies de Tahureau, publiées par Prosper Blanchemain. Tome I[er]: *Premières poésies* (1554). 8 »

— Tome II : *Sonnets, Odes et Mignardises* (1554). 10 »

Maximes de Madame de Sablé (1678), publiées par D. Jouaust. . . . . 5 »

Élégies de Jean Doublet, Dieppois (1559). 1 vol. 8 »

Le Traicté de Getta et d'Amphitrion, traduit du latin en vers français par Eustache Deschamps (XVe siècle), publié par le Mis de Queux de Saint-Hilaire. 1 vol. . . . . 5 »

SOUS PRESSE :

La Chronique de Pantagruel (s. d.), publiée par Paul Lacroix. 1 volume.

Les Marguerites de la Marguerite (1547), publ. par Félix Frank. 4 volumes.

EN PRÉPARATION :

Poésies de Marie de Romieu. 1 volume.

Poésies de Courval-Sonnet. 1 volume.

A LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338, A PARIS



Mars 1872.

LE TRAICTÉ DE GETTA

ET

D'AMPHITRION



PARIS

Cabinet du Bibliophile

M LCCC DXXII


OCCVPA PORTVM
IOV AVST



